138

Le
Dernier Jour
d'un
Condamné

297

LE DERNIER JOUR

D'UN CONDAMNÉ,

ÉPOQUE DE LA VIE D'UN ROMANTIQUE,

EN UN TABLEAU,

Avec un Prologue en vers;

PAR MM.

DARTOIS, MASSON ET BARTHÉLEMY;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 15 Mai 1829.



Bruxelles,

Chez L. DUMONT, Éditeur, Rue des Sablons,
Son 1ère No 1042.

1829.

PERSONNAGES DU PROLOGUE. ACTEURS.

GUSMAN, jeune journaliste	M. Lhérie.
LÉONIE	Mme Herfort.
AUGUSTINE	Mlle Augustine.
ERNESTINE	Mlle Dupuis.
ESTELLE	Mlle Palmyre.



PROLOGUE.

(Le théâtre représente une boutique de nouveautés fermée.)

Scène première.

LES DEMOISELLES.

LÉONIE.

Voilà le magasin fermé, mesdemoiselles;
Point de travail ce soir! mais au plaisir fidèles,
Nous allons au spectacle, et Gusman nous conduit :
C'est lui qui nous régale.

ESTELLE.

Il est rempli d'esprit.
Il faut bien qu'il en ait puisqu'il est journaliste.

AUGUSTINE.

Il me fera mousser quand je serai modiste.
Pour réussir en tout, c'est un point capital,
Rien n'est tel que d'avoir dans sa manche un journal.

ESTELLE.

Mais où nous mène-t-il?

LÉONIE.

Où nous voudrons, ma chère;
Sur ce point son pouvoir est discrétionnaire;
Sa critique est piquante, on en craint les effets :
Il a pris un journal pour avoir des billets.

AUGUSTINE.

Il est fort sur l'article!

ESTELLE.

Il écrit comme un ange!

TOUTES.

C'est un grand écrivain!

Scène 2.

LES MÊMES, GUSMAN.

GUSMAN, *qui est entré pendant les derniers vers.*

Pardon, je vous dérange?

LÉONIE.

C'est vous, monsieur Gusman! eh bien! que faisons-nous?

GUSMAN, *leur présentant le journal.*

Voici le feuilleton, voyez, décidez-vous!
Vos désirs sont mes lois! choisissez le spectacle,
Pour vous guider, Gusman ne connaît point-d'obstacle.

LÉONIE, *prenant le journal.*

Voyons ce que l'on donne, et l'on décidera.

AUGUSTINE.

Il faut nous amuser, allons à l'Opéra!

LÉONIE, *lisant.*

« *La Belle au bois dormant!* »

GUSMAN.

C'est un ballet perfide
Qui de tout spectateur fait un Épiménide,
Où l'auteur, rattachant l'action ric à ric,
Pour réveiller l'actrice, endort tout son public.

LÉONIE.

Voyons donc aux Français. (*Elle lit.*) On donne du Racine.

GUSMAN.

Du Racine, grands Dieux! évitons ce fléau.

AUGUSTINE.

Pourtant c'est un auteur...

GUSMAN.

Un auteur rococo!
Il rimait assez bien pour son temps, j'imagine!
Mais nous faisons des vers autrement que Racine :
Ça n'y ressemble pas, de mode il est passé,
Personne n'en veut plus... nous l'avons enfoncé.
Oui, Racine est perruque, et partout il assomme!
Mais aussi j'ai trouvé, pour couler le grand homme,
Un moyen de critique assez original :
Je le nomme *monsieur* dans mon petit journal.

LÉONIE.

Monsieur est méprisant.

GUSMAN.

L'idée est assez bonne :
Nous le méprisons tous à cinq francs la colonne.

LÉONIE.

Il vaudrait mieux, je crois, généreux ennemi,
Prouver qu'il a mal fait, en faisant mieux que lui!

GUSMAN.

C'est notre intention; puisqu'on nous calomnie,
Nous avons le dessein de montrer du génie :
De la nouvelle école un chef d'œuvre éclorra...

LÉONIE.

Quand?

GUSMAN.

Dans peu; nous devons prendre jour pour cela :
Mais c'est assez... laissons la froide polémique...
Que chante-t-on ce soir à l'Opéra Comique?

LÉONIE, *lisant.*

Auber et Boïeldieu, qui par leurs grands succès
Se sont fait pardonner le tort d'être Français!

ESTELLE.

Je voudrais voir la salle...

GUSMAN.

Elle est d'une richesse !...
L'or est semé partout, excepté dans la caisse.

Ce théâtre a déjà grand besoin de secours,
Il attend *les Deux Nuits* pour revoir ses beaux jours.

AUGUSTINE.

Mais aux Italiens?

LÉONIE.

On y voyait naguère
Maint grand acteur tragique arrivé d'Angleterre.

GUSMAN.

Ce théâtre a subi d'immenses changemens :
Nos Italiens sont des chanteurs allemands.

AUGUSTINE.

Pour le Gymnase alors?...

LÉONIE, *lisant.*

Pas de pièce nouvelle!
Mais sa reine d'Écosse enfin que devient-elle?

GUSMAN.

La jeune reine, en butte au sort le plus fatal,
Réclame son amant devant le tribunal;
Et comme en frais d'amour elle s'est déjà mise,
Il faudra qu'il l'adore ou bien qu'il l'indemnise.

LÉONIE.

On lui prend son amant! Mais vraiment c'est fort mal!
Qui donc lui fait ce vol?

GUSMAN.

C'est madame Dorval.
L'ingrat, en écoutant son accent pathétique,
Se croyait transporté sur la scène tragique.
Cette erreur est commune on n'en est pas surpris,
Car notre Casimir y fut lui-même pris;
Et voulant d'un chef-d'œuvre enrichir Melpomène,
Un jour au boulevard s'est cru dans son domaine.

LÉONIE.

Allons aux Nouveautés!

GUSMAN.

Un sot s'expose ainsi,
Quand l'affiche nous dit : « On n'entre pas ici! »
Respectons la consigne.

AUGUSTINE.

Il faut donc nous rabattre
Sur les Variétés. Allons à ce théâtre,
Allons vite, courons.

LÉONIE.

Aux Variétés?... Non!
Les pièces qu'on y joue ont un trop mauvais ton.

GUSMAN.

On y donne ce soir...

LÉONIE, *lisant.*

Un vaudeville étrange.

ESTELLE.

Son nom?

GUSMAN.

Le dernier Jour d'un Condamné.

AUGUSTINE.

Qu'entends-je?

Sur un pareil théâtre un sujet aussi beau!

LÉONIE.

Un sujet qui promet un geolier, un bourreau!
Une exécution!... enfin tout ce qui charme!
Et c'est sans doute Odry qui fera le gendarme;
Ce farceur, que le goût ne peut trop accuser,
Poussera l'impudeur jusqu'à nous amuser!

GUSMAN.

Cela n'est pas très-sûr! la pièce est romantique.

TOUTES.

C'est un vrai condamné!

GUSMAN.

Tout à-fait dramatique!

LÉONIE.

Il s'agit donc d'un crime affreux?

GUSMAN.

Bien entendu!

ESTELLE.

Et quel est le supplice?

GUSMAN.

Il doit être pendu.

LÉONIE.

A ce théâtre on peut promettre un sort propice,
Puisque le drame aussi vient loger chez Jocrisse!
(*A Gusman.*)
Mais comment savez-vous?

GUSMAN.

Dam! j'ai fait l'espion,
Et ce matin j'ai vu la répétion.

LÉONIE.

Vous avez pénétré jusque dans les coulisses!

GUSMAN.

Je l'avouerai, de près j'aime à voir les actrices.
Je sortais du café... je vois deux jeunes gens,
Le manuscrit en main, marcher en même temps
Vers le théâtre... Moi, qui soudain les devine,
Agile, audacieux, auprès d'eux je chemine.
On arrive à la porte, et c'est là que je crains:
Aussitot je me glisse entre mes deux voisins,
Je me présente ainsi sans apprêt, sans manière;
Rien n'a l'air d'un auteur comme un homme ordinaire.
Le portier, m'entendant frédonner un couplet,
Dans nous trois n'a cru voir qu'un auteur au complet.

LÉONIE.

Et vous avez tout vu?

GUSMAN.

Je sais la pièce entière ;
Les auteurs ont placé la scène en Angleterre.

LÉONIE.

C'est dans le genre anglais! bon ; mais le condamné,
Le voit-on en prison à périr destiné?
Voit-on son désespoir, celui de sa famille?
L'arrache-t-on des bras d'un père, d'une fille?
Marche-t-il à la mort?

GUSMAN.

Oui, je l'ai vu partir.

TOUTES.

On l'exécute donc?

AUGUSTINE.

Ah! pour nous quel plaisir!
Vers les Variétés déjà mon cœur s'élance.
Est-ce qu'au dénouement nous verrons la potence?

GUSMAN.

Ah! ça... je n'en sais rien!... le régisseur maudit
Alors m'a découvert et gravement m'a dit :
« Le réglement gardien de l'honneur des actrices,
» N'admet que les mamans, monsieur, dans les coulisses... »
Je ne suis pas maman!

LÉONIE, *vivement.*

Allons, c'est arrêté;
Nous verrons à la fin quelqu'un d'exécuté!
(*Elles prennent leurs chapeaux pour sortir.*)

AUGUSTINE.

Mais si l'on nous trompait?

LÉONIE.

Qu'il craigne les critiques
L'auteur qui se jouerait du roi des romantiques!

GUSMAN.

Pourquoi cela? railler les sots est dangereux!
Ils peuvent nous punir d'avoir plus d'esprit qu'eux;
Mais l'homme de génie aux traits de la satire,
En comptant ses succès, répond par un sourire.
La parodie égaie et ne saurait jamais
Rendre le beau moins beau, l'absurbe moins mauvais :
Malgré mainte épigramme, on peut encore le dire,
On admire toujours et Tartufe et Zaïre,
On a parodié, non sans quelque bonheur,
Le drame d'Henri III... il n'en est pas meilleur.
Ainsi contre l'auteur de la pièce nouvelle
Point de guerre ce soir... sa frayeur est mortelle,
Je le connais un peu... mes billets sont de lui.

LÉONIE.

Alors il peut compter qu'il aura notre appui.
(*Elles font le signe d'applaudir.*)

GUSMAN.

S'ils étaient comme vous ces Romains qu'on attaque,
On n'entendrait jamais crier : « A bas la claque! »

LÉONIE.

Je serais un bon juge, à ne vous pas mentir!
Je connais les momens où l'on doit applaudir.

AUGUSTINE.

Comme chef de cabale, elle ferait figure!

LÉONIE.

Je suis, vous le savez, forte en littérature!...
L'auteur est-il classique!

GUSMAN.

Il est fort tolérant!
Tous les genres sont bons....

LÉONIE, *lui présentant la main pour sortir.*

Hors le genre ennuyant!

(*Ils sortent.*)

FIN DU PROLOGUE.

LE DERNIER JOUR

D'UN CONDAMNÉ,

ÉPOQUE DE LA VIE D'UN ROMANTIQUE,

EN UN TABLEAU.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DICK, le condamné	M. Vernet.
PHILSCOTT, libraire	M. Clément.
BOLDING, geôlier	M. Odry.
EMMA, première femme de Dick .	Mlle Maria.
BABY, deuxième femme de Dick. .	Mlle Élisa Jacobs.
LE GREFFIER	M. Brunet.
DANIEL, fils de Dick et d'Emma .	Petit Ferville.
PÉTERS, deuxième geôlier.	

La scène est en Angleterre, à London.

LE DERNIER JOUR

D'UN CONDAMNÉ.

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison. Une porte de sortie dans le fond ; à droite la porte d'un cachot. Une table grossière et plusieurs chaises.

Scène première.

EMMA, *à la porte du cachot, parlant à la cantonnade.*

Ne le réveillez pas, M. le geôlier... ne le réveillez pas... Je reviendrai plus tard...... Ce pauvre cher homme, ma vue ne lui ferait peut-être pas beaucoup de plaisir.... (*Elle descend la scène.*) C'est bien triste tout de même pour une femme de retrouver son mari juste au moment de le perdre ! Pourquoi s'avise-t-il aussi de prendre deux femmes?... il devait bien en avoir assez de moi.

Scène 2.

EMMA, BOLDING, *entrant par la porte du cachot.*

BOLDING.

Est-il heureux ce coquin-là? il dort comme un honnête homme.... il paraît que son oreiller n'est pas rembouré d'épines.

EMMA.

M. Bolding, lui avez-vous donné tout ce qu'il lui fallait? c'est aujourd'hui son dernier jour.

BOLDING.

Il a déjeûné ce matin comme un gentlemann : une bonne bouteille de porter et un beefteck aux pommes de terre.

EMMA.

Et lui avez-vous prêté votre grand fauteuil, pour qu'il repose à son aise?

BOLDING.

Il dort maintenant dans ses bras.

EMMA.

Ne lui refusez rien, je vous en prie.

Air : *Dans Paris, à Londres, à Rome.*

A mes vœux daignez souscrire
En le servant à son gré ;
Qu'il ait tout ce qu'il désire,
Soyez tranquille, je paierai.
Je n'suis pas dans l'opulence ;
Mais n'épargnez rien pour lui :
R'garde-t-on à la dépense
Quand on va perdr' son mari ?

BOLDING.

On peut bien faire ce jour-là un petit extraordinaire.

EMMA.

Sans doute... êtes-vous bien sûr qu'il est condamné?

BOLDING.

Le greffier va venir lui lire sa sentence.

EMMA.

Ça va bien l'affecter.

BOLDING.

C'est vous qui êtes sa première?

EMMA.

Ah! mon Dieu! oui... Je l'aimais bien, allez... Il aurait pu être si heureux avec moi seule!... si j'avais voulu faire comme lui, les occasions ne m'ont pas manqué; mais j'aurais mieux aimé avoir dix amans que deux maris.

BOLDING.

Vous êtes dans les bons principes.

Scène 3.

BOLDING, EMMA, BABY.

BABY, *de la porte.*

Monsieur le gardien, peut-on entrer?

BOLDING, *à part.*

Ah! voilà la seconde femme de notre condamné! (*Haut.*) Entrez, et ne faites pas de bruit.

EMMA.

Ah! c'est vous, madame... vous qui m'enlevez mon époux.

BABY.

C'est vous plutôt qui me rendez veuve.

EMMA.

Pourquoi l'avez-vous épousé après moi?

BABY.

Parce que je ne savais pas que vous l'aviez pris avant.

BOLDING.

Il fallait prendre des informations.

BABY.

Eh! s'informe-t-on quand on aime!

EMMA ET BABY.

Air *d'Avis au Public.*

C'est mon mari, c'est mon bien, c'est à moi;
C'est pourquoi
J'ai pour moi
Les amours et la loi
C'est mon mari, chacun parle pour soi;
J'ai son cœur et sa foi
Je garde tout pour moi,
Sur ce point je ne fais pas de grace;
Je saurai défendre ma place,
Et personne, quand je suis là,
Ne m'destituera;
On me cédera,
Ou bien l'on verra
La force qu'on a.

BOLDING.

Pour un homm' faire un tel assaut.

EMMA ET BABY.

C'est que je sais tout ce qu'il vaut.

BOLDING.

Eh bien, mettez-vous en commun,
Et vous l'aurez de deux jours l'un.

EMMA ET BABY, *avec vivacité et se menacant.*

Oh! non pas s'il vous plait,
J' veux l'avoir tout-à-fait;
C'est mon bien, j'ai pour moi
Les amours et la loi.

BOLDING, *qui s'est mis entr'elles, et qui finit par recevoir des tappes.*

Ah! ça, voyons..... je reçois les calottes, moi?..... Si vous voulez boxer.... allez dans la rue..... ma prison n'est pas faite pour ça.

BABY.

Vous avez raison, père gardien, je veux seulement dire un petit boujour à mon mari.

EMMA.

Dites au mien.

BABY.

J'ai fait remettre sa demande en grace, et j'aurai la réponse tout-à-l'heure.

BOLDING.

Votre mari dort, et le greffier va venir... Vous ne pouvez pas rester ici.

BABY.

Je veux le voir... seulement un petit coup d'œil!

BOLDING.

Écoutez, si vous ne voulez que le voir, je puis vous en donner le plaisir; la vue n'en coûte rien... (*Appelant.*) Péters! (*il paraît.*) viens me donner un coup de main. (*Aux dames.*) Attendez un moment.

(*Il entre dans le cachot avec Péters.*)

EMMA, *à Baby.*

Mon mari m'a dit que vous le faisiez enrager.

BABY, *à Emma.*

Et moi, il m'a dit que vous le faisiez....

BOLDING, *à la porte du cachot.*

Doucement, doucement!...

(*Il paraît avec Péters : ils portent un grand fauteuil sur lequel Dick est endormi. Musique du* Muletier.)

Scène 4.

LES MÊMES, DICK, *endormi.*

EMMA ET BABY, *chacune d'un côté du fauteuil.*

Ah! le voilà... ce cher époux!...

BOLDING.

Silence, ne le réveillez pas.

EMMA.

Il est joli garçon, mon mari.

BABY.

Il est bel homme, mon époux.

BOLDING.

Oui.... il est bien gentil.... quand il dort... (*Il s'approche, Dick ronfle.*) Il ronfle gentiment.

BABY.

Air: *Faisons la paix.*
Il dort toujours;
Mais qu'un' fois ma bouche l'appelle,
Ses yeux s'ouvrent pour les amours,
Rien n' réveill' comm' une femm' fidèle,

BOLDING.

Il dort toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

BABY.

Il dort encor
Le plus malheureux des bigames,
Qu'il sach', pour adoucir son sort,
Qu'il a près de lui ses deux femmes...

BOLDING.

Il dort plus fort.

EMMA.

Je ne le reconnais pas là.

BABY.

Ni moi non plus.

DICK, *rêvant.*

Ah! que tu es jolie femme!

EMMA ET BABY.

Il rêve de moi...

DICK.

Que tu es douce, aimable et sensible!

EMMA ET BABY.

C'est moi... c'est moi.

BOLDING, *à part.*

Il paraît que ce sont deux femmes sensibles.

DICK.

Tu as de la sagesse, de la vertu!

BOLDING.

Il rêve joliment, le criminel.

DICK.

Tu m'aimes toujours?

EMMA ET BABY, *se rapprochant de lui.*

Oh! oui, toujours.

DICK.

O ma chère Élisabeth!

EMMA ET BABY.

Élisabeth! il en a donc aimé une troisième! le monstre!

BOLDING.

Alors, c'est un trigame... il paraît que le criminel était un gaillard.

DICK.

Au chat! au chat!

BOLDING.

Le voilà qui rêve chat.... c'est signe de trahison.... Allons, mesdames, il faut vous retirer.

EMMA.

Oh les hommes!... les hommes!...

BABY.

Et on les aime!

BOLDING.

Oui, on les aime... et on en veut... Allons, allons...

EMMA ET BABY, *à demi-voix.*

Air : *Petit Blanc.*

Montrez un cœur plus tendre,
Au nom de l'humanité.

BOLDING.

Je ne veux rien entendre!

EMMA ET BABY.

Ah! quelle cruauté!

BOLDING.

N' parlez pas de cruauté.

BABY.

Il va perdre la vie!
Pauvr' mari, quel réveil!
Jamais, je le parie,
Je n' trouv'rai son pareil.

EMMA ET BABY.

Au revoir (*bis.*)
Sans le suivre
S'il faut vivre;
Au revoir, (*bis.*)
Je ferai mon devoir!

(*Elles sortent.*)

Scène 5.

BOLDING, DICK, *endormi.*

BOLDING.

Comme il dépense le temps qui lui reste!

DICK, *rêvant.*

Veux-tu t'en aller, petite vieille... elle veut me donner un coup de sa faux... (*sautant et se réveillant.*) Oh! (*Il se frotte les yeux.*) Tiens, ce n'était qu'un songe.

Air : *du Château perdu.*

Ce rêve était par trop pénible;
Obéissant à la sévère loi,
Il me semblait qu'en un moment terrible
Avec regret je me séparais d' moi...
Ah s'il est doux de revoir ceux qu'on aime,
Si leur retour nous fait bénir le sort;
Quand on s'est fait ses adieux à soi-même
Se retrouver est bien plus doux encor!

Enfin, je me revois en vie!

BOLDING.

Pauvre bonhomme, ça n'est pas pour long-temps!

DICK, *apercevant Bolding.*

Ah! c'est toi, cruel Cerbère.

BOLDING, *à part.*

Il m'appelle Cerbère! Ces criminels, ils nous traitent comme des chiens. (*Haut.*) Puis-je vous demander si vous avez bien dormi, mon cher locataire?

DICK.

Qu'entends-je? tu es honnête, geôlier?..... C'est donc pour aujourd'hui?

BOLDING.

Je vous dois des égards.

DICK.

Des égards!..... les égards d'un geôlier sentent la corde de pendu. C'est pour aujourd'hui!..... et il n'est venu personne pour me voir?

BOLDING.

Si, mon criminel... d'abord deux médecins.

DICK.

Deux médecins... Je n'ai pas besoin d'eux.

BOLDING.

Parbleu! pour aller jusqu'à tantôt!

DICK.

Jusqu'à tantôt?..... A ton dire, je suis donc à mon dernier jour?

BOLDING.

Vous y êtes...... mais vous avez eu du mal pour y arriver : votre avocat avait tant parlé sur votre affaire, que les juges n'y connaissaient plus rien; et j'ai vu le moment où j'allais être obligé de rendre les dix schellings qu'on m'avait payés d'avance pour les deux fenêtres que j'ai sur la grande place; mais heureusement j'en ai été quitte pour la peur, et vous voilà tranquille..... On dit que votre pourvoi a été rejeté cette nuit, et ça doit vous faire plaisir... car une fois qu'on a mérité d'être pendu... il n'y a rien de plus embêtant que de rester comme ça en suspens.

DICK, *altéré.*

Moi, pendu! je n'en reviens pas.

BOLDING.

Ça n'est pas l'usage d'en revenir, mon criminel!

DICK.

Bolding, il n'est pas venu d'autres personnes?

BOLDING.

Si fait... un gros libraire de Soho-Square, qui, dit-il, prend beaucoup d'intérêt à votre situation, et qui vient vous proposer un moyen sûr de survivre...

DICK, *vivement.*

De survivre!... ah! je comprends... O homme inconnu! ta fantaisie t'a porté à plaindre mon sort... tu veux m'enlever à mes geôliers.... Et moi qui croyais que tout le monde allait m'abandonner...

BOLDING.

Par exemple, vous abandonner!.... D'abord, je ne vous quitte pas, moi, et puis il y a encore des gens qui veillent sur vous... Je ne parle pas seulement des soldats de la prison, mais votre femme!

DICK.

Ma femme ? pauvre Emma !

BOLDING.

Et l'autre aussi.

DICK.

Baby ?

BOLDING.

Oui, elle est bien fâchée de ce qui vous arrive.

DICK.

C'est elle pourtant qui en est cause... elle a parlé.

BOLDING.

Je ne dis pas le contraire : les femmes sont toutes de même ; elles feraient pendre leurs maris plutôt que de se taire.

DICK.

C'est absolument mon histoire.

BOLDING.

C'est l'histoire universelle ; mais comme la femme est naturellement encline à la sensibilité, madame Dick, deuxième, a formé pour vous une demande en grace.

DICK, *exalté*.

Elle a demandé ma grace !... ô sexe adorable ! je te reconnais là : implacable dans ta vengeance quand nous t'avons fait une fois ce que tu nous a fait mille, tu nous conduis jusqu'au bout de la corde, tu nous fais même sentir le nœud coulant... Notre existence ne tient plus qu'à un fil.... crac !... tu le coupes, et nous retombons sur nos jambes pour que nous puissions encore tomber à tes genoux.

BOLDING.

Le voilà bien tombé !... (*On frappe à la porte.*) Ah ! ah ! c'est sans doute le greffier qui vient vous apprendre si votre femme a réussi dans sa demande en grace.

Scène 6.

BOLDING, DICK, LE GREFFIER.

(*Bolding, après avoir ouvert au greffier, revient d'un air content auprès de Dick.*)

BOLDING.

C'est lui !... vous allez l'écouter... du courage !

LE GREFFIER, *s'avançant d'un air solennel, à Bolding.*

Geôlier, laissez-nous !

BOLDING, *à part, en sortant.*

Mon criminel est enfoncé.

(*Il salue le greffier et sort.*)

Scène 7.

DICK, LE GREFFIER.

DICK, *avec empressement.*

Allons, mon brave homme, expliquez-vous vivement ; je suis pressé de savoir si j'en réchappe.

LE GREFFIER.

Jeune homme, ne me faites pas de questions incidentes; j'ai mon discours préparé pour la circonstance, et du moment qu'on me coupe ma phrase, je ne sais plus ce que je dis!

DICK.

Vous êtes encore un bon enfant de me faire languir comme ça!... C'est un oui ou un non!

LE GREFFIER.

Mon ami, les juges sont des hommes.

DICK.

Que c'est bête de me dire ça! mais comme tous les hommes peuvent se tromper...

LE GREFFIER.

Je vous dispense de me souffler, je sais cela par cœur...... (*Reprenant.*) Tous les hommes peuvent se tromper.

DICK.

Alors, on a reconnu que mon second mariage n'était qu'une plaisanterie?

LE GREFFIER, *sans l'écouter.*

L'humanité est sujette à bien des erreurs, et je me plais à vous croire innocent.

DICK, *sautant de joie.*

Alors! je suis sauvé!

LE GREFFIER.

Si vous m'interrompez toujours, je me verrai forcé de recommencer.

DICK.

Oh!... allez, maintenant que ça ne m'inquiète plus.

LE GREFFIER.

Oui, mon ami!... j'estime que vous avez pour vous les plus belles chances de réhabilitation..... Ah! ça, maintenant que vous voilà rassuré, je puis vous dire...

(*Il lui prend la main avec amitié.*)

DICK.

Allons, dites vite.

LE GREFFIER.

C'est pour une heure précise, mon garçon.

DICK.

Comment, ma sortie de prison?

LE GREFFIER.

Oui, votre sortie de prison, et votre entrée dans l'autre monde; depuis quarante ans que j'exerce, je n'en dis jamais davantage!... C'est pour une heure; bon voyage. (*Il sort.*)

Scène 8.

DICK, *seul.*

C'est ça, bon voyage!... Que le diable l'emporte avec son discours préparé d'avance! Mon esprit est en prison dans une

idée, et même quand je suis au plus profond d'un profond sommeil, cette idée me secoue de ses deux mains et me réveille en sursaut!..... Et vous qui m'avez condamné..... savez-vous bien que mon intelligence a compté sur la vie, et qu'elle ne croyait pas avoir compté sans son hôte.... Ah! s'il est près d'ici un être électrique qui comprenne ma situation..... qu'il vienne me dire... de lui à moi : J'accours pour te sauver, infortuné bigame; alors je me sens capable d'écouter sa morale, et de prendre la bonne route qu'il m'aura tracée en me montrant le chemin de la porte.

Scène 9.

DICK, PHILSCOTT; *il entre avec précaution et salue Dick.*

PHILSCOTT.

Pardon, si j'entre sans me faire annoncer..... C'est ici chez M. Dick?

DICK.

Oui, c'est mon salon de réception. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

PHILSCOTT.

Monsieur, je suis le libraire Philscott; on a dû vous dire combien je m'intéressais à vous... Je suis déjà venu...

DICK.

Quoi! vous êtes cet homme compatissant qui devez me rendre la vie. (*Prenant la main de Philscott avec transport.*) Envoyé du ciel que vous êtes, vous me faites l'effet d'être un être éminemment philanthrope.

PHILSCOTT.

Alors, avant de fixer le prix...

DICK, *surpris.*

Le prix!... (*Apart.*) Il paraît que c'est un philanthrope qui oblige pour de l'argent... (*Haut.*) Tenez... je ne vais pas par quatre chemins... Je vous avoue que je m'en allais rien dans les mains, rien dans les poches. (*Il retourne ses goussets.*)

PHILSCOTT.

Alors, j'espère que vous me permettrez de vous offrir dix guinées à compte...

DICK.

Comment, si je vous le permets?.... Mon ame comprend votre ame et accepte votre argent.

PHILSCOTT.

Votre manuscrit est-il prêt?

DICK.

Comment, quel manuscrit?

PHILSCOTT.

Ne m'a-t-on pas dit que vous écriviez vos sensations minute par minute?

DICK.

C'est vrai; cette idée d'écrire mon dernier jour est une

fantaisie que j'ai prise... ou plutôt je me suis laissé prendre par elle, et je n'ai pu m'en débarrasser qu'en la jetant sur du papier.

PHILSCOTT.

Eh! bien.... je viens acheter votre fantaisie manuscrite, et vous offrir l'immortalité en un volume in-douze, quinze lignes à la page, papier fin, grande justification.

DICK.

Grande justification, ça m'irait bien!

PHILSCOTT.

Voyez si ce marché vous convient... dix guinées pour vous et vingt pour vos héritiers?

DICK.

Vous me rejetez violemment dans la réalité.

PHILSCOTT.

Jusqu'à présent on n'avait osé prendre qu'une femme....; vous en avez pris deux pour sortir de l'ornière classique soyez tout à-fait de votre siècle...... écrivez votre vie jusqu'à votre mort.

DICK.

Le siècle est bien jeune, et je suis encore plus jeune que le siècle..... Ce caprice d'écrire m'est venu un jour en regardant coucher le soleil.

PHILSCOTT.

Qu'importe, si votre caprice est bon!

DICK.

Je ne reconnais à personne le droit de me questionner sur ma fantaisie....... le poète doit aller où il veut, en faisant ce qui lui plait, et en disant ce qui lui fait plaisir. Qu'il soit du midi, du nord, de l'occident, ou de l'orient; que sa muse soit une muse, ou une autre chose, ça ne regarde personne... ses caprices sont ses caprices... le poète a fait cela... parce qu'il a fait cela...

PHILSCOTT, *lui tendant la main.*

C'est une raison; acceptez-vous mon marché?

DICK, *lui frappant dans la main.*

Je l'accepte.

BOLDING, *entrant.*

Mesdames Dick première et Dick seconde.

DICK.

Mes deux femmes!.... (*A Philscott.*) Venez avec moi dans mon cachot.... je vous remettrai les premières feuilles de mon livre. (*Il entre avec Philscott dans son cachot.*)

Scène 10.

EMMA, BABY, BOLDING.

EMMA ET BABY.

Où est-il?... où est-il?...

BOLDING.

Il était là!..... mais aussitôt que je lui ai dit que ses deux femmes venaient pour le voir, il a filé.

EMMA.

Il craint de voir mes larmes...

BABY.

Tendre mari, il redoute ma douleur!

BOLDING.

Je crois plutôt qu'il veut être tranquille pendant le temps qui lui reste.

BABY.

Et dire que je n'ai pu obtenir sa grace!

EMMA.

Ça vous apprendra à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

BOLDING.

Ah! ça.... écoutez, mesdames; si vous venez ici pour vous disputer mon criminel, et pour le faire enrager jusqu'à la fin ... vous pouvez rester chez vous!..... j'aime mon criminel, et je ne veux pas qu'on le tourmente... je veux semer de fleurs le petit bout de chemin qui lui reste encore à parcourir.

BABY.

Voyons; soyez notre juge... A laquelle de nous deux doit-il appartenir?

EMMA.

Oui... à laquelle?

BOLDING.

A la bonne heure! vous demandez s'il appartient à vous ou à vous?

EMMA ET BABY.

Oui!

BOLDING.

Eh bien! il appartient à moi!... c'est mon prisonnier... c'est mon criminel..... c'est ma propriété ...... et puis ça n'est pas un condamné comme un autre... ses sensations sont si singulières! je commence à parler comme lui : je pense ses pensées.

EMMA.

Je ne vous comprends pas.

BOLDING.

Je le crois bien.

BABY, *le caressant.*

Mon bon geôlier!

EMMA.

Mon aimable geôlier!

BOLDING, *à part.*

Ah! les syrènes!

EMMA.

Faites-le venir, que je le voie encore une fois...

BABY.

Que je lui fasse mes adieux!

BOLDING, *à part.*

Je ne m'étonne pas s'il les a épousées toutes les deux !

EMMA, *à Bolding.*

Je vous embrasserai !

BABY.

Je vous donnerai un baiser...

BOLDING.

Je suis curieux de voir ça...

(*Emma et Baby s'avançent chacune de son côté et lui baisent une joue en même temps.—Il entre dans le cachot.*)

Scène 11.

BABY, EMMA.

BABY.

Il n'a peut-être plus que deux heures à vivre...

EMMA.

Vous croyez?

BABY, *avec affection.*

Chère Emma!...

EMMA.

Bonne Baby...

BABY.

Nous sommes ennemies!

EMMA.

Intimes!

BABY.

Il faut nous réunir!

EMMA.

C'était mon idée... Votre époux est un monstre, mais c'est mon mari.

BABY.

Votre mari est un scélérat, mais je suis sa femme.

EMMA.

Sauvons-le!

BABY.

C'est ça, sauvons-le!

EMMA.

Air : *Notre armée était bien malade.*

De ce projet je suis complice
Quand nous n'formerions c'bel accord
Que pour mieux vexer la justice,
Il faudrait nous unir encor! (*bis.*)

BABY.

Montrons enfin ce que nous sommes;
Voilà le moment de prouver
Que si nous f'sons souvent damner les hommes,
Nous somm's aussi capabl's d' les sauver.

Mais le moyen?

EMMA.

Un homme qui a deux femmes comme nous ne doit pas manquer d'amis... je vais les mettre en campagne.

BABY.

Moi, je reste ici pour le prévenir qu'on s'occupe de son évasion... le geôlier aime l'argent...

EMMA.

Par malheur nous n'en avons guère.

BABY.

J'en ai, moi, je viens de vendre notre mari à deux médecins pour leur cours de pathologie.

EMMA.

C'est d'une bonne femme!... Je vous seconderai.

BABY.

Alors je réponds du succès!

Air : *Il fait frais.* (Caleb.)

Je m'en rapporte à vous
Pour sauver notre époux;
Que l'amour,
En ce jour,
Vous inspire.

EMMA.

J'obéis à sa loi,
Mais hors d'ici, ma foi,
Je crois,
Qu' vot' mari doit être à moi...

BABY, *avec ironie.*

Mon d'voir s'ra d' vous aider;

EMMA.

Mon d'voir est d' vous l' céder.
L' posséder
Est tout ce que j' désire...

BABY, *à part.*

L' posséder! quel toupet!
Si c'est là ton projet
J' te l' dis net,
Prends garde à ton bonnet! (*A Emma.*)

ENSEMBLE.

Je m'en rapporte à vous
Pour sauver notre époux.
Que l'amour
En ce jour
Vous inspire. (*A part.*)
Tu veux m'faire la loi!
Mais hors d'ici, crois-moi,
Mon mari, ma foi,
N' sera pas à toi.

EMMA.

Ah! qu'il me sera doux
De sauver notre époux.
Que l'amour
En ce jour
Nous inspire.
J'obéis à la loi;
Mais hors d'ici, ma foi,
Je croi
Qu' vot' mari doit être à moi. (*Elle sort*)

Scène 12.

BABY, *seule.*

Elle a du bon, cette femme-là! mais elle s'imagine peut-être que je lui céderai notre mari; qu'elle prenne garde de

le perdre. D'abord, c'est moi qu'il aime le mieux, et je l'ai bien mérité; car, dans notre ménage, j'avais pour lui un amour, une fidélité, ni plus ni moins que s'il avait été à moi tout-à-fait... O Dieu !... nous ne nous méfions jamais assez des hommes!

Air : *Lorsque l'amour nous enchaîne.* (Les dix Francs de Jeannette.)

Femmes qui fait's la promesse
D'aimer tout d' bon votre époux,
Avant d' faire des frais d' tendresse
Sachez s'il est bien à vous!
Le mien faisait l'bon apôtre ;
Mais bientôt il s' démentit...
Prendre le mari d'une autre
Ça ne fait jamais de profit.
Femmes qui fait's la promesse, etc.

Scène 13.

BABY, DICK, PHILSCOTT.

(*Ils sortent du cachot; ce dernier tient un rouleau de papier.*)

DICK, *à Philscott.*

Vous viendrez chercher les reste tantôt... (*Philscott.*) (*Il aperçoit Baby.*) Ah! voilà ma seconde femme ! celle qui m'aime le plus.

BABY.

J'ai eu là une bonne idée de vendre mon mari.

DICK.

Comment, elle m'a vendu!

Scène 14.

DICK, BABY.

(*Dick met ses mains dans son habit d'un air agité.*)

DICK.

Qu'est-ce que j'apprends donc là, mon épouse ?

BABY.

Que veux-tu dire, cher amour ?

DICK.

Votre cher amour vous est bien cher en effet ; faut-il qu'une femme soit intéressée !.... vendre son mari !... Je le concevrais de ma première, il y a si long-temps que je lui fais tort de ma personne, elle se rattrape comme elle le peut, mais toi ?...

BABY.

Moi, je t'aime plus que tu ne le mérites, ingrat !

DICK.

C'est ça, dis-moi des injures par-dessus le marché que tu viens de faire.

Air : *Taisez-vous.* (du Confident)

Tu ne sais pas ce qu'il m'en coûte ;
Mais il nous fallait à tous prix
De l'argent pour faire la route...

DICK.

Un voyage par-là gratis !

BABY.

Sur mon discours tu l'es mépris !

DICK.

J'aurais cru que n' pouvant m' survivre
Tu voudrais me suivre au trépas...

BABY.

Jeune et gentille, j' tiens à vivre.

DICK.

Quittons-nous bons amis en ce cas.

BABY.

Taisez-vous, (*bis.*) nous n' nous quitt'rons pas.

DICK.

Alors, je n'y suis plus.

BABY.

Tu ne m'entends pas; nous préparons ton évasion !...

DICK.

Se peut-il?...

BABY, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut!... Emma et moi sommes d'accord!

DICK.

O miracle! ô femme indéfinissable! je te pardonne de m'avoir vendu.

BABY.

Tais-toi, Emma ne peut tarder à revenir; elle t'amenera ton fils, sous le prétexte qu'il veut faire ses adieux à son père.

DICK.

Quelle attention! Oh! si je parviens à m'évader, comme je courrai à travers champs... non, ça fait regarder; j'irai lentement, je mettrai une robe de femme avec un chapeau de paille et un voile vert... Je connais une touffe d'arbres près d'un marais où j'allais pêcher des grenouilles. C'est là... là !... Non, non, je m'embarque plutôt sur le bateau à vapeur, et je vais en Turquie... là, on peut avoir des femmes tant qu'on veut; mais non !.. non !... Comme le dit un grand romantique, le *statu quo* européen, déjà vermoulu et lézardé, craque, du côté de Constantinople... Ah ! je le sens, mon esprit jeune et riche est encore plein de fantaisies; il s'amuse à les dérouler les unes après autres, et brode d'inépuisables arabesques sur cette mince étoffe de la vie... Tiens embrasse-moi... Je ne sais plus ce que je dis... Je t'aime... comme si... tu n'étais pas ma femme. (*Il l'embrasse.*)

Scène 15.

LES MÊMES, EMMA, DANIEL.

EMMA, *entrant.*

Eh bien!... ne vous gênez pas.

DICK.

Ah! ne sois pas jalouse, ma première, je vais t'embrasser aussi. (*Il l'embrasse.*)

EMMA.

A la bonne heure...

DICK.

Air de Céline.

Quel heureux accord est le nôtre,
Voilà mon ménage au complet,
J'ai toujours cru, loin d'l'une ou d'l'autre,
Que quelque chose me manquait...
Grace au bonheur qu'en ce moment j'éprouve,
Chagrins, revers sont oubliés,
Et tout entier je me retrouve
Puisque je vois mes deux moitiés!

BABY.

Eh bien! quelle nouvelle?

DICK.

Où en sommes-nous?

EMMA.

Nos amis sont prêts, la carriole est à deux pas; qu'il mette seulement le pied hors de la prison, et je réponds de lui.

DICK.

Mais comment mettre le pied dehors? Oh! je suis désespéré de toute l'espérance que j'ai eue. J'avais le paradis dans le cœur, maintenant j'ai de la fumée dans les yeux, et des douleurs dans les coudes.

EMMA.

Rassure-toi, si mon premier projet ne réussit pas, j'ai encore un moyen.

DICK.

C'est bon à savoir.

EMMA.

J'ai fait apporter un excellent déjeûner.

DICK.

C'est bon à prendre.

EMMA.

Le geôlier a quelque chose à vous demander.

DICK.

Je lui promettrai tout ce qu'il voudra.

BABY.

Le voilà! Allons, faisons-nous nos adieux!

EMMA, *va à la porte et fait entrer son fils, elle le présente à Dick.*

Viens, mon fils!

DANIEL, *donnant un coup de pied à Dick qui veut l'embrasser.*

Je ne veux pas, moi! il est trop vilain.

DICK, *l'embrassant de force.*

Veux-tu bien m'embrasser, gamin! il n'est pas romantique du tout, ce gaillard-là.

Scène 16.

LES MÊMES, BOLDING, *suivi d'un geolier qui porte des mets.*

BOLDING, *lui montrant la table.*

Allons, vite ici... c'est bien... je fais mon affaire du reste

(*Le geolier sort. Bodling se met à arranger la table.*

DICK, *aux femmes.*

Allons, chauffons la douleur!

EMMA ET BABY, *pleurant.*

Ah! mon petit mari, mon cher époux!

DICK.

Mes pauvres petites veuves!...

BOLDING, *s'avançant.*

Attendez donc!... nous avons encore une heure à nous. C'est des enfantillages, ça...... quand une fois une chose est conv'nue.

DICK.

Je suis poursuivi par une idée fixe.... je prends cette idée à deux mains.... je la regarde.... et je vois que je vais danser la danse où il n'y a pas de plancher.

BOLDING.

Ni de violon... mais demain vous n'y penserez plus.... Nous sommes tous condamnés à être pendus, avec des sursis indéfinis.

DICK.

C'est le sursis que je regrette... Mes émotions se disputent mes pensées l'une après l'une.

BOLDING.

L'une après l'autre, vous voulez dire?

DICK.

L'une après l'une, mon cher.

BOLDING.

Je ne veux pas vous contrarier dans vos derniers momens à propos de lune!...

DICK.

Pourquoi l'une après l'autre?.... L'autre a le droit d'être l'une... et l'une a le droit d'être l'autre... et pour les mettre d'accord, il vaut mieux dire l'une après l'une.

BOLDING.

Ou bien l'autre après l'autre..... ça serait même mieux..... parce que l'une après l'une, ça peut faire croire que l'on veut parler de la lune du calendrier... La lune de mars vient après la lune rousse... ici lune après lune.

DICK.

Je tiens à mon opinion.

BOLDING.

Moi, je n'y tiens pas... mais je dirai toujours l'une après l'autre.

DICK.

Et moi, l'une après l'une.

BOLDING.

Nous voilà d'accord.

EMMA, *qui a avancé la table avec Baby.*

Alors, à table. (*L'orchèstre joue.*)

DICK, *à Bolding, en le ramenant sur le devant de la scène.*

Qu'est-ce qui vous a invité?

EMMA.

Ce n'est pas moi.

BABY.

Ni moi!

DICK, *lui frappant sur le ventre.*

Il paraît que vous êtes de cette opinion-là!

BOLDING.

Il faut vivre.

DICK.

A qui le dites-vous?

BOLDING.

D'ailleurs, je remplis mon devoir .... On m'a confié un criminel bien constitué... Il ne faut pas qu'il soit détérioré quand je lerendrai.

BABY.

A table !... (*Bas à Dick.*) Le moment approche.

(*Ils se mettent tous à table.*)

DANIEL.

Donne-moi du pain.

DICK.

Cher enfant, puisses-tu en conserver le goût plus longtemps que moi!

EMMA, *à Daniel.*

Dites merci à votre papa!

DANIEL.

Ça n'est pas mon papa.

DICK.

Puisque ta mère te le dit.

DANIEL.

Papa est plus gentil que toi.

DICK.

Tu en connais donc un autre?

BOLDING, *mangeant.*

Est-ce qu'on fait de ces questions-là?... surtout à table... ça trouble la digestion.

DICK, *à Daniel.*

Voyons si tu sais lire?

DANIEL.

Je ne sais lire que les grandes lettres.

EMMA, *prend un papier et le met dans les mains de Daniel.*

Allons... lisez, monsieur.

(*Dick le met sur ses genoux, et lui fait lire le papier.*)

DANIEL, *épelant.*

A, r, ar... r, ê, t, rêt... arrêt!

DICK, *lui arrachant le papier.*

Arrête, malheureux !... C'est mon arrêt qu'il me lit. Que c'est bête de mettre des papiers comme celui-là dans les mains d'un enfant!

BOLDING.

C'est inconvenant!... c'est vrai!... Allons, mon cher crimi-

nel... ne prenez pas garde à tout ça... Nous avons encore vingt minutes.

DICK, *à part.*

Ce geôlier, avec son sourire, bénin, ses paroles caressantes, son œil qui flatte et qui espionne, ses grosses et larges mains, prêtes à vous saisir au collet, c'est le cachot personnifié.

BOLDING, *à part.*

Je vais divaguer comme lui ; ça fera passer le temps. (*Haut.*) C'est vrai, pour un prisonnier tout est prison.

DICK.

Ce mur, c'est de la prison en pierre.

BOLDING.

Cette porte, c'est de la prison en bois.

DICK.

Le guichetier est de la prison en chair et en os.

BOLDING.

La prison est une espèce d'être, moitié maison, moitié homme.

DICK, *lui prenant la main.*

Ah ! tu es digne de me comprendre !

BOLDING.

Je m'en flatte.

BABY, *bas à Bolding.*

Demandez-lui donc ce que vous savez.

BOLDING, *bas à Baby.*

Le moment est bon... (*Haut à Dick.*) Mon cher criminel, vous voyez que je commence à me faire vieux.

DICK.

Est-ce qu'il y a des gens qui vieillissent?

BOLDING.

Quelques-uns !... Ça n'est pas pour vous que je dis ça. Criminel?... Avez-vous un bon cœur ?

DICK.

Qu'est-ce que ça vous fait?

BOLDING.

Vous pourriez faire le bonheur d'un pauvre homme sans que ça vous coûte rien.

DICK.

Vous choisissez une singulière cruche pour y puiser le bonheur.

BOLDING.

C'est mon idée... On vous pend aujourd'hui!

DICK.

Après!... après!...

BOLDING.

Après ?... Ça serait de revenir m'apporter trois numéros pour que je les mette à la loterie.

DICK.

Vous mettez à la loterie?

BOLDING.

J'y mettrais mes guêtres!

DICK.

Comment voulez-vous que je revienne?

BOLDING.

Vous reviendrez en revenant..... Vous connaissez mon adresse.

DICK.

Que trop!

BABY, *bas à Dick.*

Promettez.

DICK, *après un moment d'hésitation.*

Eh bien!... je vous le promets... Ce soir même je vous apporterai un terne.

BOLDING.

O vertueux criminel!

DICK.

Mais c'est à une condition.

BOLDING.

Parlez!... tout ce que vous voudrez.

DICK.

Je veux d'abord que nous changions d'habits.

BOLDING.

Le mien n'est pourtant pas à la dernière mode... mais s'il vous convient, mon criminel...

(*Ils changent d'habits, aidés par Emma et Baby.*)

DICK.

Maintenant, je veux que tu me fasses cadeau de ton bonnet.

BOLDING.

Diable!... vous ne perdez pas la tête. (*Il lui donne son bonnet.*) Mais n'oubliez pas mes numéros... Vous savez que je n'ai pas peur des revenans. Le plus tôt que vous apporterez mon terne sera le mieux.

DICK.

Tu l'auras ce soir.

EMMA ET BABY, *bas à Dick.*

Air : *Garde à vous.*

Ça va bien! (*bis.*)

DICK, *à Bolding.*

A vous suis-je semblable?

BOLDING, *le regardant.*

Vous êt's méconnaissable
Comm' ça, je le soutien...

EMMA, BABY et DICK, *à part.*

Ça va bien. (*ter.*)

BOLDING.

J'gagne un tern' de la sorte!

DICK, *à part.*

Moi, je gagne la porte...

EMMA ET BABY, *bas à Dick.*

Il ne s' doute de rien....

DICK, *bas aux femmes.*

Pour le coup, ça va bien...

BABY, *caressant Bolding.*

Beau geôlier tutélaire,
Vous avez de nous plaire
Trouvé le vrai moyen.

BOLDING, *se laissant caresser.*

Oh, vraiment, ça va bien,

(*Emma et Baby le caressent chacune d'un côté.*)

EMMA et BABY.

Beau geôlier tutélaire, etc.

(*Pendant ce quatrain, Dick a disparu par la porte du fond*)

Scène 17.

BOLDING, EMMA, BABY, DANIEL.

BOLDING, *toujours caressé.*

Oh! là là!... arrêtez! beau sexe! arrêtez!... ménagez mes sensations; j'en veux garder pour quand je serai riche, car je vais être riche avec un terne aussitôt qu'il sera arrivé; je vais avoir une fameuse maison, une fameuse table, une fameuse femme! que dis-je une femme, deux, trois quatre! mais je ne ferai pas comme vous, mon cher bigame, je n'en épouserai qu'une; les autres ne seront que surnuméraires...

(*On entend sonner midi, et un roulement de tambours.*)

EMMA ET BABY.

Ah! voilà le signal!

BOLDING.

Comment, le signal?

BABY.

Oui, notre mari est sauvé grace à tes habits.

BOLDING.

Mon criminel! Son affaire est faite.

EMMA.

Que veux-tu dire?

BOLDING.

Que je me suis prêté à son idée en lui prêtant mon uniforme; mais la garde l'attendait dans la salle voisine.

EMMA ET BABY.

Malheureuses!

Scène 18.

LES MÊMES, PHILSCOTT.

PHILSCOTT.

Ah! monsieur le geôlier, c'est vous que je cherche! Vous devez avoir un paquet à me remettre?

BOLDING.

Quel paquet?

PHILSCOTT.

La fin du manuscrit que j'ai acheté ce matin au condamné.

BOLDING.

Il ne m'a rien laissé pour vous; demandez à mesdames ses femmes.

EMMA, *à Philscott.*

Quoi, monsieur, il est donc vrai?...

PHILSCOTT.

Oh! je viens de le voir passer!

VOIX, *dans la coulisse.*

Le voilà! le voilà!

BOLDING, EMMA, BABY.

Qu'entends-je?

Scène 19.

LES MÊMES, DICK.

ENSEMBLE.

DICK.

Oui, mes amis, c'est moi-même!

BOLDING.

Mon criminel!

EMMA ET BABY.

Mon mari!

DICK.

Un moment donc! que je reprenne mon assiette!

BOLDING.

Messieurs, c'est pour moi qu'il revient! Mes numéros, s'il vous plait?

DICK.

Va-t-en au diable!

EMMA.

Air: *Une somnambule jolie.*

Mon cher époux je t'en supplie
Es-tu vivant, est-ce bien toi?
Ou bien as-tu quitté la vie?
Est-ce ton ombre que je voi?

BABY.

As-tu déjà quitté la vie?
N'es-tu qu' ton ombre, réponds-moi?
Ah! réponds-moi!

DICK.

Eh! quoi, ce sont les deux femmes que j'aime
Qui me prennent pour l'ombre de moi-même,
Ah! que mon cœur réponde à l'instant même.

(*Il leur prend à chacune la main, et les pose sur son cœur, et imite sur la ritournelle le battement.*)

Ta, ta, ta, ta, ta, ta.
Sous votre main, ce cœur qui bat si fort
Doit vous prouver qu' je n' suis pas mort. } (*bis*)

BABY et EMMA.

ENSEMBLE.

Sous notre main, ce cœur qui bat si fort
Doit nous prouver qu'il n'est pas mort.

DICK.

Sous votre main, ce cœur qui bat si fort
Doit vous prouver qu' je n' suis pas mort.

EMMA.

Est-ce que tu n'as pas été pendu?

DICK.

Fi donc! du tout... Comme je descendais de ma voiture, mon avocat accourt; il m'avait découvert une troisième femme!

TOUS.

Trois femmes!

DICK.

Et comme la loi n'a pas prévu le cas de trigamie, je suis sauvé!

BABY.

Et mon mariage?

DICK.

Cassé!

PHILSCOTT.

Et notre marché?

DICK.

Cassé... Je casse tout.

BOLDING.

Et mon terne ?

DICK.

Je te rapporte ton habit!

EMMA.

Tu vas donc revenir avec moi?

BABY.

Non, c'est avec moi!

DICK.

C'est avec, ni l'une ni l'une.

BOLDING, *l'interrompant.*

Ni l'une ni l'autre, mon criminel.

DICK.

Ni l'une ni l'une, vieux classique!... Je ne suis plus à personne maintenant : de par la loi, je suis mort pour vous, et je vais joliment faire la vie! (*Bas à Baby.*) J'aimerai toujours les brunes. (*Bas à Emma.*) Je serai toujours fou des châtaignes.

BOLDING, *à part*

Qu'est-ce qu'il maronne là?

PHILSCOTT.

J'attends les dernières pages de votre *Dernier Jour.*

DICK.

Je m'acquitterai avec tout le monde ; mais j'ai encore une dette par ici. (*Il s'avance vers le public.*)

Même air.

Quand j'échappe à la bigamie,
Je cours un danger plus réel,
Entre vos mains je r'mets ma vie.

BOLDING.

Je vous r'command' mon criminel.

DICK.

Quand la justic' me rend la vie,
Ne m' portez pas le coup mortel.

BOLDING.

Je vous r'commande mon criminel.
Renvoyez-le, messieurs, avec sa grace...

DICK.

Quoi ! demander que d'ici l'on me chasse ?
Ma grace alors serait une disgrace...

BOLDING.

C'est vrai, c'te grac' serait une disgrace.

DICK.

Contraignez-moi, par arrêt de la cour,
A r'voir chaq' soir mon dernier jour.

TOUS.

Contraignez-le, etc.

FIN.